

ZYTE

Il est rare de trouver une femme de théâtre qui n'espère pas ou n'ait pas espéré faire un beau mariage. Qu'elle ait ou n'ait pas de talent, peu importe ; chez celle qui en a, la vocation matrimoniale est la même, si elle n'est pas plus ardente, que chez celle qui n'en a aucun, comme si pour toutes la scène n'était qu'un lieu d'exposition bon à les mettre en belle lumière et en valeur, un champ de foire où l'on parade en attendant l'acheteur. Que les obscures, qui par les dons naturels ou le travail ne sont rien et n'arriveront à rien, veuillent échanger la vie de galères dans lesquelles elle traîneront à jamais leur boulet, contre une plus heureuse, cela s'explique ; mais les autres, les brillantes, que la nature a douées de la beauté ou du talent, celles qui par le travail de leur jeunesse sont arrivées au succès, pourquoi cette ambition qui n'est qu'une déchéance ? Comment le mariage leur paiera-t-il les sacrifices qu'elles font ?

Toutes, étoiles ou pauvres diablasses, s'imaginent qu'elles rencontreront, dans un beau mariage, la fortune d'abord, cela va de soi, et en plus la considération ou les triomphes mondains en même temps que le respect familial : être grande dame ou simplement femme honnête pour de bon et non plus de semblant, au hasard d'un rôle, quel rêve !

La vérité est qu'il s'en trouve qui les mériteraient ces triomphes mondains, comme il peut s'en trouver aussi qui auraient droit à ce respect familial ; et cependant la dure expérience ne tarde point à leur prouver que quelles qu'elles soient et que quoi qu'elles fassent, elles ne les auront jamais, alors qu'ils iront spontanément à la bourgeoise la plus insignifiante.

C'est que femmes de théâtre elles ont été, femmes de théâtre elles restent ; par cette simple raison qu'il y a des professions qui vous marquent d'une empreinte indélébile et que, de même que le prêtre défroqué ne se débarrasse jamais de la robe qu'il a portée, la comédienne n'efface pas le rouge dont elle s'est maquillée, aussi indestructible pour elle que le sang sur les mains de lady Macbeth dont elle a peut-être joué le rôle.

Est-ce à dire que le monde, le grand comme le bourgeois, n'a pour elle que dédains ou mépris ? Les choses ne vont pas jusque-là. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle n'y est point admise en égale. Quand on médit d'elle, ce n'est pas du tout de la même façon que de la première venue, et contre elle toute accusation est acceptée à l'avance : — Vous comprenez ?... Est-ce qu'un mari jaloux de sa femme l'est de l'élève du couvent à la mode comme

de l'élève du Conservatoire ? Et plus tard, quand elle marie ses filles, quels sentiments rencontre-t-elle auprès de son gendre et de la famille de celui-ci ?

L'église a pu relever les comédiens de l'excommunication si longtemps prononcée contre eux, le monde n'en est pas arrivé à son indulgence.

Que faire à cela ? Rien, si ce n'est ne pas quitter le théâtre quand on y tient une place si petite qu'elle soit, et rester libre maîtresse de sa vie comme de ses sentiments.

C'est avec ces idées que j'ai écrit *Zyte*, mais sans pousser les choses jusqu'à la thèse : l'exemple suffisait.

Qu'au lieu de subir le préjugé du beau mariage, *Zyte* obéit tout simplement à l'impulsion de son cœur et devint la maîtresse de Gaston, il était possible qu'il lui restât toujours et que leur amour, que rien ne traverserait, se transformât en une liaison indestructible comme il n'est pas rare d'en rencontrer au théâtre, où collage est plus fort que mariage.

Cette conclusion n'est pas morale, dira-t-on.

Assurément, mais le théâtre n'a rien à faire avec la morale.

Faut-il dire que la famille Duchatellier n'est pas une fantaisie d'imagination ? J'espère qu'on voit que c'est un tableautin d'après nature, avec son mélange de vertus bourgeoises et de vie de bohème dans le cabotinisme le plus misérable.

Zyte eût-elle été possible telle que je l'ai montrée sans son éducation dans ce milieu ?

Je conviens qu'il peut dérouter les idées cou-

rantes sur ces pauvres comédiens ambulants en qui la régularité bourgeoise ne veut voir que des êtres abjects, simplement parce qu'ils sont désordonnés. Mais il n'y a jamais à se demander si l'on bousculera ou ne bousculera pas la tradition : rendre ce qu'on voit, ne pas s'inquiéter du reste ; je n'ai pas inventé le pain bénit de la mère Duchatellier, ni ses prières, ni son honnêteté.

Vraie aussi est la première tournée de Joseph, et je l'ai écrite, avec la représentation à Luzarche, celle à Louviers, la main tendue sur le pont de pierre de Rouen, telle que me l'a racontée le comédien arrivé qui a commencé par là une carrière que le talent a dégagée brillante des misères du début.

Enfin, vraie aussi la leçon de mademoiselle Rousseau, sur l'interprétation du rôle de Chimène ; seulement c'est mademoiselle Dudley, de la Comédie-Française, qui l'a faite, non à Zyte, mais à celui qui l'a reproduite, imparfaitement par malheur, et sans l'élan d'inspiration, sans les éclairs de celle qui l'improvisait.